

SUJET 1

La limite majeure du « temps organisateur » de l'époque industrielle et de ses avatars contemporains est d'écraser la variété possible de l'appropriation du temps. [...] Le temps de la production des biens et des services [...] est un temps abstrait, vide de contenu et mesuré de plus en plus rigoureusement et le temps vécu, celui de la vie quotidienne, [est] non uniforme, variable et concret [...]. Si ces deux temps ne se rejoignent pas un tant soit peu, le temps de l'appropriation est broyé au profit d'un temps « unique et unifiant » (Thoemmes, 2009, p. 6).

En quoi cette réflexion éclaire selon vous le corpus de texte de votre programme ?

SUJET 2

Face au temps, l'homme prend conscience de sa faiblesse et de sa vulnérabilité. Promis à la mort, cela ne le dispense pas de devoir, d'abord, survivre. Le travail apparaît alors comme sa ressource primordiale, la seule, en réalité, qui lui permette de s'extraire de sa condition. Mais le travail ne peut, à lui seul, résoudre le sens de cet *être au monde* problématique. En ce sens, le travail produit à la fois la maîtrise, mais aussi *l'illusion* de la maîtrise, laquelle pourrait alors se retourner en piège contre la vie elle-même.

En quoi cette réflexion éclaire selon vous les textes au programme ?

**

SUJET 1 – quelques pistes

« Pendant qu'on travaille, on ne regarde pas la vie dans les yeux », écrivait Carlos Luis Zafon en 2001. Le temps de la vie, selon lui, s'oppose au temps dévolu au travail, qui serait un temps mort, dans lequel nous sommes absent à nous-mêmes. C'est également ce qu'affirme Thoemmes, en déclarant que « la limite majeure du « temps organisateur » de l'époque industrielle et de ses avatars contemporains est d'écraser la variété possible de l'appropriation du temps. [...] Le temps de la production des biens et des services [...] est un temps abstrait, vide de contenu et mesuré de plus en plus rigoureusement et le temps vécu, celui de la vie quotidienne, [est] non uniforme, variable et concret [...]. Si ces deux temps ne se rejoignent pas un tant soit peu, le temps de l'appropriation est broyé au profit d'un temps « unique et unifiant ». On retrouve ici une même opposition entre deux rapports au temps : celui de la vie implique imprévisibilité, surprise, relation concrète au réel et au monde, lequel fait alors l'objet d'une appropriation dans laquelle s'exprime notre singularité, notre créativité, notre autonomie. L'autre, au contraire, nous prive de nous-mêmes : vide, abstrait, il est ce temps dicté par la « pendule de pointage » (330 Weil). Thoemmes pointe alors un risque : que tout notre temps soit happé ce temps rationalisé, et la vie disparaît, nous transformant en esclave. Non seulement le travailleur serait coupé du produit de son travail, mais la logique du travail, en empiétant sur la vie, nous menacerait d'une forme de déshumanisation. Pourtant, le travail n'a pas toujours été, ou n'est pas par nature, ce temps de la soumission. Thoemmes évoque lui-même « l'époque industrielle », et ses « avatars contemporains ». En effet, c'est avant tout la mécanisation des outils, la division des tâches, la taylorisation et la quête effrénée de l'efficacité productiviste, du gain, du volume, de la croissance qui ôtent au travail son aptitude à être un espace de réalisation de soi. Car le

travail est aussi un espace où le sujet s'approprie le monde et lui-même à travers son activité. Au-delà du besoin qu'il vise à combler, le travail devrait construire, idéalement, un monde humain, et donc un monde où les hommes construisent, au moins pour partie, le sens de leur existence. C'est pourquoi nous nous demanderons s'il est possible de dépasser ce clivage, de réhumaniser le travail, ou à tout le moins de préserver, et dans quelles limites, l'humanité du travailleur. Nous verrons dans une première partie que, oui, le travail présente le risque de « dévorer » le temps vivant, en particulier dans le travail moderne. Cependant, nous verrons aussi qu'à condition de respecter une temporalité humaine, le travail reste une activité centrale pour chacun, car se construit potentiellement à travers lui « l'œuvre » qu'évoque Hannah Arendt. Restera alors à se demander si cette synthèse est possible, et si le travail peut encore porter l'espoir d'une humanisation, et non la crainte d'une déshumanisation.

I/ le travail : menace d'un temps vide, abstrait et mesuré qui empiète sur le temps de la vie ?

A/ le travail : un temps vide et abstrait

W. « Forcer. Forcer encore. Vaincre à chaque seconde ce dégoût, cet écœurement qui paralyse. Plus vite. Il s'agit de doubler la cadence » (267). « Chaque geste est simplement l'exécution d'un ordre » (272). « La seule ressource pour ne pas souffrir, c'est de sombrer dans l'inconscience » (285). Le temps passé au travail, pour l'ouvrier, est un temps où il s'efforce de ne pas penser, un temps littéralement « vide ».

VR. Cohen affirmant : « nous mettons en place un système de coûts standards avec un dispositif automatique pour le contrôle des écarts » (189) => le temps se vide de sa substance humaine, devient un mécanisme entièrement contrôlé, sans aucune place pour l'imprévisible.

VE. On peut utiliser le caractère mécanique de tous ceux qui, à la ville, se pressent dans des occupations vides, « l'un conspire la destruction d'une ville ... l'autre enfouit ses richesses et couve l'or qu'il a enterré ; celui-ci reste en extase devant les rostres...celui-là demeure bouche bée devant les applaudissements » (103). Ici, l'activité devient mécanique, elle n'est pas sa propre finalité, et transforme les êtres en caricatures soumis à des passions folles et inconséquentes. Ces travaux se vident de leur substance humaine et provoquent guerre, chaos, destruction.

B/ le travail : un temps mesuré et contraint

W. « l'écoulement du temps apparaît comme quelque chose d'impitoyable, qui ne laisse aucun jeu au hasard » (330) ; « son temps est sans cesse à la disposition d'autrui » (332). L'ouvrier est soumis « aux ordres et à la cadence » ; Taylor a voulu « ôter aux travailleurs la possibilité de déterminer eux-mêmes le rythme de leur travail » ; « la pendule de pointage » (330) => soumission à une raison arbitraire, technique, inhumaine, à des contremaîtres mutiques et tout-puissants, à des patrons obsédés par la « monomanie de la comptabilité ».

VR. Passer s'angoisse à l'idée d'être encore « dans le même trou vingt-trois ans » (211) => le temps contraint du travail génère angoisse, sentiment d'emprisonnement, vide existentiel. C'est un temps volé à la « vraie vie ». L'ordre du temps est décidé par Benoît, chef tout puissant, tyran détestable : « ceux d'entre vous qui n'adopteront pas la cadence eh bien ils resteront sur le quai » (131).

VE. ***En contrepoint***, chez Virgile, certes, « le travail des laboureurs revient toujours en un cercle » (96), le travail « n'est jamais épuisé », mais dans ce cercle réside une grande variabilité des tâches, et un véritable « plaisir », « à planter Bacchus », à « adoucir » les fruits sauvages, à contempler une œuvre durable qui embellit le monde, et où réside une part de jeu et de variation.

C/ le travail : un temps qui empiète sur la vie

La conséquence est un sentiment « d'écrasement », comme le dit le sujet : « le temps de l'appropriation est broyé au profit d'un temps « unique et unifiant » ».

VR. ce sentiment d'écrasement est présent chez tous => Bachevski (« on vous ôtes les entrailles on vous recoud mais il y a un vide là-dedans j'ai jamais rien caché jamais rien refusé toujours donné » (245) ; mais aussi Jenny : « Parce que je n'ai pas le temps je n'arrive même plus à trouver une heure tous les quinze jours pour aller chez le coiffeur » (215) ; Alex : « je tombe en avant (...) le jeu est joué adieu lumière » (239). Cohen se voit intimer l'ordre de se taire : « pour l'instant taisez-vous et faites ce que je vous dis » (72) => son temps ne lui appartient pas. Comme l'ouvrier condamné à la « zone de silence » chez Weil.

W. « L'ouvrier ne sait pas ce qu'il produit, et par suite, il n'a pas le sentiment d'avoir produit mais de s'être épuisé à vide » (340). Ce temps vide emplit l'espace de la vie et déborde le travail : cela « pousse ouvriers et ouvrières, dès qu'ils sortent, à se hâter chacun chez soi presque sans échanger une parole » (343). Ce temps vide blesse : « Ce dégoût dans le travail altère chez les ouvriers toute la conception de la vie, tout la vie » (351) => déshumanisation qui gagne le quotidien, la vie de famille (la femme qui ne regrette pas la mort de son mari, « une bouche de plus à nourrir »), les espaces de liberté (impossibilité, ou presque, de se « cultiver » pendant les temps de repos, du fait de la fatigue écrasante, du vide intérieur).

TRANSITION. Comme l'affirme Thoemmes, le travail constitue bien une menace qui pèse sur le destin des travailleurs : le temps, ce bien précieux, est usurpé, volé, dès lors que la tâche à accomplir se vide de tout intérêt, de toute dimension ludique, de toute autonomie, de tout libre-arbitre. L'homme devenu machine, rouage, est empêché de penser et de vivre. *Pourtant*, le travail ne peut se réduire à ce que Weil appelle un « esclavage ». Il y a bien, dans cette activité de transformation de notre environnement, la possibilité d'une éducation, d'une émancipation, d'une appropriation du temps, qui correspondrait au « travail vivant » décrit par Marx – et qui serait l'opportunité, pour chacun, de se réaliser.

II/ Mais le travail est aussi l'opportunité pour chacun de construire un monde humain, où le temps est maîtrisé, humanisé, objet d'une appropriation subjective.

A/ Travail idéal, autonomie et processus d'humanisation.

W. p. 257 – « faire du travail un moyen pour chaque homme de dominer la matière et de fraterniser avec ses semblables sur un pied d'égalité ». « Les machines doivent (...) fournir un moyen d'entrer en contact avec [la nature] et d'accéder quotidiennement au sentiment du beau » ; « l'idéal de la coopération pure » (231). Tout cela implique que des « sujets » s'approprient le temps de manière personnelle, échangent, discutent. Cet idéal de la coopération est aussi un idéal de la libération du temps. On le voit, c'est d'ailleurs ce qui se passe pendant la grève (relire ce très beau texte sur 1936).

VR. Lubin : « il me faut la route le contact avec la clientèle le goût de la victoire chaque fois que j'enlève une commande » (219). En effet, aucune commande n'est gagnée d'avance. Il va falloir convaincre chaque grossiste, et adoptant des stratégies diverses : rhétorique enjouée, promesses, reprises, promotions, sentiments personnels, tout peut être prétexte pour parvenir à vendre, selon les situations. Or, c'est bien cette adaptation face à l'imprévu qui fait de ce métier une sorte de jeu, et le rend appréciable pour Lubin ; Alex et la musique : l'improvisation comme face à face avec le temps ; Passemar en stage marketing « j'ai apporté quelques idées ».

VE. Virgile n'ordonne pas et n'écrase pas la liberté (« tu décideras », « si tes préférences vont », « ceux que tu veux former », etc.). Autonomie et liberté du paysan, qui contribue à créer un monde pacifique, apaisé, en écho avec la politique augustéenne de pacification après les guerres civiles.

B/ Travail créatif, et réalisation de soi

VE. Le vieillard de Tarente. « il y a plaisir à planter Bacchus » (75), et les vignes bien plantées sont sources de beauté, « leur perspective repose l'esprit » (90). L'activité est désirable, et elle peut même mener à une forme de contemplation qui élève le travailleur. Cette contemplation relie l'action de

production et son résultat. Passé, présent, futur *sont reliés par un sens*. Le paysan met quelque chose de lui-même dans son travail (« œuvre » au sens de Hannah Ardent).

W. critère d'imprévisibilité qui peut rendre soudainement intéressant le travail à l'usine : « certains incidents, au cours du travail, procurent, il est vrai, de la joie », et notamment « pendant qu'on s'ingénie, qu'on fait effort, qu'on ruse avec l'obstacle » (335), car alors « l'âme est occupée ». Paradoxalement, c'est lorsque l'on rencontre un problème à résoudre que soudain le travail redevient ludique, stimulant : « plus un travail est susceptible d'amener de pareilles difficultés, plus il élève le cœur » (335), car il nous oblige à penser et réussir. Les étapes du temps se trouvent reliées. L'ouvrier engagé dans un tel processus n'est plus un « hamster » dans « sa cage ».

V. se consacrer à « un théâtre total », « exaltant », « sans plus aucune limite au niveau des moyens d'expression » (36), semble procurer une véritable joie à son auteur – ce qui se ressent dans l'aspect humoristique et foisonnant de la pièce. Le « tunnel » de Monsieur Onde = libre appropriation du temps.

C/ Le sens de la contrainte

Ce désir de libérer le travail ne signifie pas liberté sans limite. Deux perspectives s'opposent : d'un côté, on peut accepter la séparation entre travail (mort) et « vraie vie » qui serait du côté du « loisir ». Mais cette opposition n'est pas, aux yeux des trois auteurs, la bonne manière de penser le rapport au temps.

W. « faire du peuple un masse d'oisifs qui seraient esclaves deux heures par jour n'est ni souhaitable ni moralement possible » (344). Ce qui pose problème, c'est justement la coupure entre deux temporalités, celle du « travail » et du « loisir ». Ce serait accepter que le travail est déshumanisant, et compenser cet esclavage par le loisir. Au contraire, pour Weil, la liberté n'exclut pas la contrainte. Chacun sait que tout travail est difficile : « je sais très bien que toute organisation implique des ordres donnés et reçus ». « J'ai au plus haut point le respect de la discipline dans le travail, et je méprise quiconque ne sait pas obéir » (242). Elle accepte les « souffrances physiques et morales inévitables, dans la mesure précise où elles sont inévitables » (232) parce qu'elles font parties du processus même du travail. Mais ce n'est pas pour autant que le travail est à rejeter, au contraire, « car la réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité », les « hommes travailleurs et créateurs seuls sont des hommes » (69). Ni l'oisiveté, ni le « loisir » ne satisfont « aucune des hautes aspirations de l'homme » (257).

VE. Même constat. « Le Père des dieux lui-même a voulu rendre la culture des champs difficile » (45). Mais cela justement pour stimuler les hommes. C'est la contrainte qui libère. Par ailleurs, le paysan a ses « jours de fêtes » (104), vit « loin des discordes » (99), au point que Virgile en fait un modèle de bonheur, car « telle fut la vie que menait sur les terres Saturnes d'or » (105). *Et cela ne passe pas par une « coupure » du temps : la vie et le travail sont imbriqués, interdépendants, harmonisés.* Les fêtes sont liées au travail, le quotidien est lié au travail, car le temps du travail n'est pas écrasant, il est vivant, relié aux forces de la nature, à son rythme (il peut se réjouir du « prodige » des métamorphoses (176) et des greffes, mais aussi écouter le chant des oiseaux dans les champs (63), et il doit bien attendre que la terre se repose, et accepter les friches saisonnières).

TRANSITION. Le travail, loin de n'être qu'un asservissement, peut donc aussi être porteur d'une émancipation. En effet, en « faisant », le travailleur « se » fait. Il s'approprie son espace, son environnement, et il est créateur du monde qu'il fabrique et habite. Certes, le travail répond à une nécessité, à la contrainte. Mais c'est justement parce qu'il implique un rapport au réel qu'il permet ce processus d'humanisation. En revanche, il s'agit de se demander alors comment rendre au travail cette dimension propre à la temporalité humaine. Celle où une subjectivité, par son activité, se transforme et s'élève. Est-ce simplement possible ?

III/ comment alors réhumaniser le temps du travail ? Le rendre à sa vocation première, d'élever l'homme plutôt que de le soumettre ?

[remarque : il faut axer sur le « temps » pour bien rester dans le sujet !!]

A/ La nécessité d'humaniser le temps du travail

Humaniser le temps du travail, cela signifie lui redonner de la perspective, et déjà le rendre à la temporalité. **Simone Weil** décrit très bien le phénomène : l'ouvrier est privé de « futur » et de « passé » dans son activité. Elle imagine que cela irait mieux dès lors qu'« il serait possible d'embrasser par la pensée l'avenir prochain, de le dessiner d'avance, de le posséder » (332). Pour cela, il faudrait faire évoluer l'organisation du travail, afin d'éviter « une répétition ininterrompue de pièces toujours identiques, des régions mornes et désertiques que la pensée ne peut pas parcourir » (333). C'est en effet cet enfermement dans une éternelle répétition (sans perspective, sans passé, sans avenir, un temps privé de temporalité) qui explique que « la pensée se rétracte » dans une « sorte de stupeur » (333).

⇒ D'où la nécessité d'inverser les « suites » et les « séries » / de rendre à l'ouvrier la compréhension de son travail (faire visiter l'usine, expliquer la production et sa destinée, rendre de la fierté vis-à-vis de l'objet fabriqué) = voir p. 345 : « Permettre aux ouvriers d'amener leur famille »... « que chaque ouvrier voie de temps à autre, achevée, la chose à la fabrication de laquelle il a eu une part ».

Chez **Vinaver** = cette déshumanisation est celle qui frappe Lubin (posté à un travail de magasinier), Alex, ou Cohen (on peut utiliser la didascalie montrant qu'il est brisé par le travail), etc. Comment, cependant, modifier ce rapport au temps ?

→ D'abord en rendant aux salariés la maîtrise des processus créatif. Or, les tentatives d'introduire du jeu et de l'imprévisible sont viciées (par exemple : Brainstorming → Le jeu peut pourtant faire son retour : le *brainstorming* est une immense partie de répliques improvisées, où la « règle du jeu » consiste à dire « ce qui lui passe par la tête pas de censure personne n'ironise » (153). Mais à quoi sert ce jeu ? A élaborer un produit dont l'objectif est d'asservir toujours plus le consommateur, en lui vendant un nouveau fétiche consumériste, afin de remplir les caisses de l'entreprise. Le jeu est alors détourné de sa fonction : il n'est plus un libre motif d'exploration du monde et de soi, mais il est mis au service d'une finalité instrumentale sans pitié, visant à faire « exploser les limites du marché ».

→ Seules les « patrons » semblent pouvoir être maîtres de leur temps, le père Dehaze semble passer son temps à jouer sans travailler : peindre le « modèle nu » et jouer de sa collection de « tabatière » semble sa principale occupation, oubliant qu'il est du sort de ses salariés. Le fils Benoît, ce « méchant bonhomme qui aime mordre », semble lui aussi jouer, dans sa lutte frénétique pour vaincre les américains « à leur propre jeu » : il veut « vivre une aventure », « partir de zéro » (90), en concentrant « tous les pouvoirs de décision ». En compagnie de Ralph Young, qui s'écrie « Youpico Ra Ra » à la fin de la pièce, seuls les patrons semblent jouer et s'amuser, sur le ton de la farce ou de la comédie. Mais les autres, s'ils entrent dans le monde du travail, semblent condamnés à perdre cette maîtrise. C'est pourquoi JJI représente, elle, celle qui refuse de se voir « voler » son temps, de le mettre à disposition d'autrui. Cela sans que l'on sache ce que Vinaver en pense vraiment.

Chez **Virgile**, à l'inverse, le « temps » du travail est profondément humain : il inclut un rythme qui exige une véritable appropriation (et qui n'a rien à voir avec la cadence mécanique du travail moderne). Ce temps global inclut fêtes, repos, attente, période de déchiffrement de la nature, période de travail proprement dit, mais aussi inclusion dans un temps cosmique plus large, sentiment de coopération.

B/ L'exigence d'une éducation – y compris via le travail de représentation

Weil (tous les passages sur l'éducation).

Vinaver => le théâtre comme moyen de « représenter » le petit monde de l'entreprise ; d'en démonter les mécanismes ; de générer une prise de conscience et une implication du public (en brisant le 4^{ème} mur) => cf. corrigé antérieur = travail de lucidité concernant l'aliénation qui menace les travailleurs

comme les consommateurs. Cette aliénation a également à voir avec la temporalité : le temps consumériste est un temps artificiel que l'on ne peut pas s'approprier librement => comme le dit JALOUX : « l'approche créative consiste à créer le problème en affirmant à notre consommateur qu'il est malheureux et en lui expliquant pourquoi » (192). Si on crée un problème qui n'existe pas, pour ensuite nous guider vers la résolution de ce problème purement artificiel, dont la solution se solderait par un acte d'achat, on comprend bien que l'individu ne s'approprie plus le temps librement, mais que son temps est segmenté par des messages qui le privent de son libre-arbitre. Simone Weil le dit aussi : la « monomanie de la comptabilité » du monde bourgeois prive tous les membres de la société d'une libre appropriation. L'obsession du gain, de la productivité, transforme fondamentalement notre rapport au temps (« le temps, c'est de l'argent »). En prendre conscience, c'est déjà une étape vers la lucidité.

C/ La temporalité du travail et son inscription dans un cercle plus large

Chez **Virgile : la ruche**. Chaque abeille se met au service de qq chose qui la dépasse. La ruche, en elle-même, est plus durable que la vie de chacun des abeilles qui y travaillent. Mais se jouent donc, dans l'activité, une véritable transmission, la création d'un monde. La métaphore vaut donc, essentiellement, pour le monde humaine, celui que tente de construire Auguste.

Chez **Weil** => la nécessité de prendre en compte le **désir** dans le travail. L'être humain n'est pas seulement un être de besoin ou une « bête de somme résignée », mais aussi un être de désir, en quête d'un bien durable qui ordonne l'existence, guide l'action, lui donne un sens. Or, « tout ce qui est beau est objet de désir », et l'ouvrier a besoin que la « substance quotidienne de sa vie soit elle-même poésie » (424). Pour y accéder, l'objet produit doit se transformer « en miroir de la lumière » (425). Mais pour cela, l'ouvrier doit pouvoir y mettre quelque chose de lui – c'est-à-dire s'approprier de manière autonome le processus créatif, « s'approprier, non pas juridiquement, mais par la pensée, les lieux et les objets parmi lesquels il passe sa vie » (339). Il doit pouvoir « laisser sa marque ». En effet, un des « plus puissants stimulants » dans le travail est « le sentiment qu'il a quelque chose à faire », « qu'un effort doit être accompli » (344). Mais soyons clair : « si ce travail ne peut être transfiguré, il faut le supprimer » => note de pessimisme à la fin.

Chez **Vinaver**, on voit comment Monsieur Onde trace des perspectives plus larges autour du travail qu'aucun autre personnage. Il utilise la métaphore du combat des Ases et des Vanes pour relativiser les enjeux de la petite lutte d'entreprise. Monsieur Onde, comme une « taupe », ignoré de tous, creuse pourtant un « tunnel » patient, obscur, qui symbolise la résistance à la logique consumériste, car il pourra faire s'effondrer le sol sous nos pas, dit-il. Il y a donc bien un espoir que ce monde qui écrase le temps vivant sous le temps de la consommation se fissure un jour ou l'autre, rendant aux hommes la maîtrise du temps leur permettant de « regarder la vie dans les yeux » (Carlos Luis Zafon).

CCL

Rendre le temps au temps, rendre l'activité de production à une temporalité humaine : cet idéal seul fait du travail une activité reliée à la vie, ce que Marx appelle le « travail vivant » par opposition au « travail abstrait ». On ne peut que constater avec Thoenes que dans notre corpus, cet idéal n'est réalisé ni chez Simone Weil, ni chez Michel Vinaver. Tous deux dénoncent les travers d'un travail qui déshumanise le temps, le prive de temporalité, de profondeur et de perspective. C'est alors, finalement, le sens même du travail qui est en jeu, car un sujet qui ne peut plus s'approprier sa propre activité est condamné à douter, comme en témoigne, depuis quelques années, le grand mouvement du « Big Quit » que l'on observe dans les pays post-industriels. Le temps comme processus libre doit s'ouvrir vers un futur possible, permettre le choix et le libre-arbitre, comme dans un jeu où chacun expérimente et crée son propre cheminement. Il doit aussi permettre de puiser dans le passé l'expérience et l'épaisseur d'un apprentissage. C'est de cette manière que le temps s'humanise et gagne un sens, une direction, contribuant à fabriquer des êtres humains. Cet espoir est donc au cœur de nos œuvres, même si la lucidité d'une Simone Weil peut nous faire douter sur les capacités d'un modèle uniquement consumériste à le satisfaire.

